Henry Cuny

L'hiver nous demandera ce qu'on a fait l'été

Roman

éditions du ROCHER

L’hiver nous demandera ce qu’on a fait l’été

Du même auteur

(sous son nom de plume : Henry Chennevières)

Aux éditions du Rocher

L'étoile de mer (prix Marcel Pagnol), 1986.
Un printemps de Russie, (prix Louis Barthou de l'Académie française), 1988.
Le trio des Esprits, 1994.
Retour d'amour, 2004.

Aux éditions Calmann-Lévy

Le Palais des amours défendues, 2000.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.
© 2015, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07744-4
ISBN pdf : 978-2-268-08092-5

Henry CUNY

L'hiver nous demandera ce qu'on a fait l'été

Roman

éditions du ROCHER

À Marek et Alica, Arpiné, Michèle et Louis-François,
Lydie et Jean-Antoine,
en souvenir de bonheurs slovaques.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison
Émile Verhaeren

Sur l'horizon se tend le regard ivre,
Le regard auquel souriaient les rives,
Où est la déesse et ses yeux ?
Oh ! la voici : belle, majestueuse,
Posant devant moi sur des fleurs heureuses,
Fermé, un livre merveilleux.
Andrej Sládkovič

PREMIÈRE PARTIE

Le Printemps de Bratislava

1

Paris, août 2010

La vie n'apporte jamais de réponse. Il arrive qu'elle pose les bonnes questions. Il arrive plus souvent encore que sa réponse soit à son tour un questionnement : sans crier gare, il nous bouleverse, vient ébranler l'édifice fragile de nos certitudes, détraque quelque chose dans l'horloge intime de nos jours et l'ordonnancement balisé de nos pensées, semble vouloir dérégler le décompte du temps qui nous est encore imparti. Ce sentiment que nous avons laissé passer quelque chose d'irrattrapable… Nous voudrions nous persuader que c'était dès le départ écrit, irrévocable. Non pour en chasser le regret, mais pour nous conforter – ou plutôt nous réconforter, sans nous en convaincre tout à fait – dans l'idée que le destin ne dépend pas de nous, de ce que nous sommes ou devenons : « L'hiver nous demandera ce qu'on a fait l'été. »

Marina aimait à citer ce proverbe rom. D'elle, je ne sais à peu près rien, pas même si nous nous sommes aimés, encore moins si c'était du domaine du possible. Je ne sais qui elle était : je sais qu'elle-même l'ignorait. Nous n'avions en commun que nos vingt ans, à dire vrai cet un peu plus qui pèse déjà, les rêves encore beaux d'être vagues et indécis, pudiques comme le désir invasif sur cette presqu'île étirée qu'est la jeunesse finissante. Je pensais avoir tourné la page : ce que j'avais pu glaner au cours de ces deux dernières années, quand je suis revenu en Slovaquie, débouchait sur une impasse. Marina demeurait enchâssée dans son mystère, telles ces saintes dont on n'est pas très sûr, dont on discute encore la vertu, mais pour lesquelles la croyance populaire allume toujours des cierges parce qu'il faut bien croire à quelque chose.

Mais c'est plus fort que moi. Il suffit que je croise dans la rue un de ces gamins rom dont s'écartent instinctivement les passants pour que remontent en moi les images de ce temps-là… Cela

fait plusieurs jours que l'un d'eux, un adolescent déjà, hâve et dépenaillé, a pris ses habitudes en bas de chez nous. Je tombe sur lui en allant acheter les journaux du matin. Un peu plus tard, il disparaîtra jusqu'au lendemain… À mon passage, il joue toujours le même air sur son violon. On dirait qu'il m'attend pour l'entonner. Comme un message qui me parviendrait de très loin, telles ces phrases sibyllines de radio-Londres pendant la guerre, mais dont j'aurais perdu la clé. Je m'écarte et je m'en veux… Ce n'est pas de lui dont je me détourne mais de ce moment de ma vie où j'avais cru pouvoir changer le monde. De cette illusion… Marina était moins allante : elle avait ses raisons. J'ai renoncé à les déchiffrer. Trop de blancs occupent l'espace et le temps. Je ne saurais passer le mien à réinventer le passé. Là-bas, les services secrets l'ont fait depuis longtemps, brouillant définitivement les pages, maculant de boue mes souvenirs. Marina n'occupe qu'une petite plage de l'album de ma vie, selon la terminologie en vigueur chez les chanteurs sans voix qui font l'actualité et passent avec elle.

Album dépareillé ou trop attendu, selon les critères de chacun : un mariage, un divorce, une fille, une compagne… Maintenant il y a Alexandra et je voudrais qu'elle occupe toute la place, tout ce temps désormais « libre » qui vient de m'être rendu ; une liberté dont je sais qu'il s'en faudrait de peu qu'elle résonnât comme le *vide*. En toile de fond, à moins que ce ne fût au premier plan, il y eut aussi ce qu'on appelle une carrière, pas celle que je prévoyais quand j'ai rencontré Marina… Une carrière, le mot est juste, imposant comme ces blocs de pierre que l'on arrache jour après jour, des décennies durant, au versant d'une vallée : tout en haut de la colline se tient le P-DG qui dirige les équipes à la manœuvre et il ne reste à la fin qu'une grande falaise blanche, un peu hostile, vaguement menaçante, qu'on abandonne aux corbeaux. Débarqué… Alors, quand j'entends jouer si bien ce jeune Rom un de ces airs sans titre qui semblent s'évertuer à vous rappeler quelque chose, ressort de la médiocrité de l'album, tel un refrain oublié, la chanson à laquelle on revient toujours. Bratislava, printemps 1968…

Avant de filer aux journaux, j'essaye de retracer dans le miroir de la salle de bains le visage qui était le mien en ce temps-là : j'efface un instant les rides sous la mousse apaisante à l'*aloe vera* ; je me persuade que ce n'est pas encore l'hiver même si ce n'est plus l'été, qu'on peut encore plaire ; j'anticipe le moment où Alexandra viendra étrenner mon après-rasage, le trouvera trop vert ou trop sucré, mais parfois à son goût, me flairant avec cette animalité anodine qui n'appartient qu'aux femmes… Le rasage (ne souriez pas de l'équivoque !) est sacré, il ne supporte pas l'interruption, tout est dans la finition, la caresse de la paume sur la joue comme une réconciliation avec soi-même. Le coup de sonnette à cette heure matinale m'a vraiment irrité. Alexandra est allée ouvrir.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je grommelé à travers la porte de la salle de bains.

Il y a eu un long silence.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je répété, en vociférant cette fois, pour être bien sûr d'être entendu de l'intrus.

– Le petit dieu dansant de Harappâ !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Alexandra adore parler par énigme : une façon à elle de marquer qu'on peut partager ses jours et ses draps sans faire partie du même monde. Pour elle, je suis une sorte de roturier culturel, abonné aux livres de compte, aux modes du management, aux *business-plans* que je prononce toujours avec un accent bien français, comme l'italien qu'il nous arrive de parler ensemble, non que je m'y sente à l'aise mais parce que j'aime l'entendre couler dans sa bouche, miel et soleil où j'ai tout à coup l'imagination de me répandre. La langue de Dante participe de l'aristocratie d'Alexandra, quand bien même elle déteint sur son français, car son accent comme ses italianismes, loin de mes approximations linguistiques, font penser à ces appoggiatures dont les compositeurs ornent les chefs-d'œuvre baroquisants ou romantiques : quand la dissonance, jamais appuyée, sublime l'harmonie. Dissonance statufiée dans le grand hall du siège social du Groupe dont je tairai le nom, aux destinées duquel je présidais jusqu'à il y a peu et qui m'y survivra. Abstraction de bronze, dont les arborescences anguleuses tiennent en équilibre

dans l'espace avec une extraordinaire légèreté, comme animées d'une énergie vitale qui en annulerait la gravité. Le dessin général tirait selon elle son inspiration d'une amulette de l'Inde archaïque et l'on pouvait y voir la représentation stylisée d'une silhouette humaine. Une symbolisation, disait-elle, de la projection expansionniste du Groupe à travers le monde, avec une référence explicite aux nouveaux marchés d'Asie. Avais-je été sensible à l'abstraction ou au profil botticellien de cette Florentine, si bonne connaisseuse du pays du kāma-sūtra ? Je lui avais confié sans barguigner la décoration de notre hall d'entrée, après un appel d'offres purement formel. Depuis, je suis le financier de ses délires artistiques ; accessoirement son amant.

– Cela m'a tout l'air d'un jeune Rom, explique Alexandra, à travers la porte. Tu as entendu à la radio, on les expulse par charters en ce moment. Je ne comprends pas ce qu'il raconte, il répète tout le temps « *Vola sa Charkeuzy, vola sa Charkeuzy* » : apparemment Sarkozy lui a volé quelque chose ! Il parle d'une Marina… est-ce qu'il aurait rencontré ta fille par hasard ? Mais c'est impossible : je sais qu'elle est dans l'humanitaire, mais au Brésil !

Le flacon d'après-rasage m'a échappé des mains. Il a explosé sur le carrelage. Mais l'explosion était en moi : un mélange de joie et de tristesse, comme une réponse qu'on a longtemps attendue et, lorsqu'elle arrive, c'est à la fois une délivrance et une fermeture, il n'y a plus rien à espérer, quelque chose comme le dernier stade de la guérison d'une blessure, j'ai juré sans conviction en m'écorchant le pied sur les débris de verre, une goutte de sang a perlé, mêlé aux senteurs d'algues marines et la brûlure de l'alcool m'évoque, je ne sais pourquoi, le percement du premier rayon, ce fragile tranchant de l'aube. J'enfile à la hâte un peignoir et me précipite vers l'entrée.

C'est bien lui, mon violoniste du matin. *Je sais* maintenant qui il est. Je le savais peut-être dès le premier jour où je l'avais aperçu. Je ne voulais simplement pas, ou ne voulais plus savoir… Il se tient sur le pas de la porte, indécis, un peu recroquevillé sur lui-même, dans cette attitude ambiguë que je connaissais aux enfants rom des ghettos de Slovaquie entre audace et soumission : *Te den, xa,*

te marem, de-nash! Mange quand on te donne, sauve-toi quand on te frappe ! dit un autre de ces proverbes rom que citait Marina en précisant qu'il était, y compris pour les *non-Rom*, un excellent mode d'emploi du régime et un gage de survie. Elle avait ajouté : « Malheureusement on ne peut pas toujours se sauver. » Je n'avais pas compris alors qu'elle voulait me mettre en garde, y compris vis-à-vis d'elle.

La pénombre rend indistincts les traits de son visage à la peau sombre comme ses vêtements ; au-dehors je ne les avais jamais détaillés, fuyant d'autant plus son regard que j'avais la sensation qu'il s'attachait à moi. Dans l'embrasure, j'en capte la brillance comme un reproche. Il a un enroulement de ficelle rouge au poignet qui fait penser plus à un rafistolage qu'à un bracelet, des habits déchirés par endroits qui donnent l'impression que les membres eux-mêmes sont décousus et je crois saisir, pour m'en étonner aussitôt, l'allusion d'Alexandra au petit dieu dansant de bronze dont elle garde dans son atelier la photo, rapportée d'un voyage à New Dehli, moitié source d'inspiration, moitié fétichisme : un torse, dont les prolongements, cimentés et rajoutés par la suite comme le bout des seins, ne sont, pas plus que la tête, parvenus jusqu'à nous. Cette comparaison d'Alexandra me déconcerte, haussant l'inconnu au niveau de ce qui lui est le plus familier.

Le garçon, essoufflé, répète sa phrase :

– *Volám sa Šarközy*, ça veut dire « Je m'appelle Sarkozy » en slovaque ; c'est un nom très répandu chez les Rom de Hongrie et de Slovaquie.

– Parce que tu connais le slovaque, toi ?

– Tu sais bien que j'ai été là-bas, dis-je modestement, heureux de marquer pour une fois un point dans notre concurrence polyglotte.

– Mais tu connais ce garçon ?

– Je crois savoir, mais cette Marina dont il parle n'est pas ma fille. C'est – enfin je suppose – quelqu'un que j'ai rencontré il y a très, très longtemps.

– Une Rom elle aussi ?

– Oui et non, Slovaque en tout cas.

– Et le prénom de ta fille a quelque chose à voir avec cette rencontre ? s'inquiète Alexandra avec une pointe de jalousie naissante.

Un bruit de galopade dans l'escalier m'évite de répondre. On frappe aux portes du palier du dessous. Nous entendons crier :

– Police ! Ouvrez !

Alexandra referme hâtivement la porte et pousse l'adolescent vers la cuisine où je le suis. Quand on frappe à notre porte, je l'entends répondre calmement :

– Non, nous n'avons vu personne ; il a fait quelque chose ?

– La question n'est pas là : les Rom en situation irrégulière doivent quitter le territoire, nous avons des instructions très strictes.

– Je comprends, dit Alexandra avec ce ton consensuel dont elle use avec les interlocuteurs auxquels elle n'a rien à dire et qui la trouvent de ce fait charmante : snobs, ignorants, politiciens, policiers, il y en a beaucoup…

Elle referme doucement la porte et on entend les pas monter à l'étage du dessus.

– Tu es Laco[1], n'est-ce pas ? demandé-je au garçon apeuré, en slovaque pour le rassurer.

– *Áno*[2], fait-il faiblement, tout en fixant le carrelage de la cuisine – c'est à son tour maintenant de me dérober son regard, alors que dans la rue il était *chez lui* – presque surpris qu'on lui confère une identité, encore incertain de l'accueil. Peut-être que, s'il savait ce que je connais déjà de son histoire, il repartirait aussitôt. Les Rom ne se confient pas à un *gadjo*…

Mais déjà Alexandra ajoute un bol pour le petit déjeuner.

– Je crois que vous avez des choses à raconter tous les deux, dit-elle avec une curiosité gourmande.

Je devine que, pour le moment, c'est moins Laco qui l'intéresse que Marina.

---

1. Prononcer *Latso.* Une liste des personnages, avec la prononciation des noms rom est annexée en fin de volume.
2. « Oui » en slovaque.

2

Bratislava, hiver 1968

Le premier conseil que donna au jeune célibataire que j'étais l'ambassadeur de France à mon arrivée à Prague comme stagiaire de l'ENA avait été de m'abstenir de toute relation « approfondie » avec une Tchécoslovaque. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'euphémisme, même si d'emblée il inscrivait mon séjour dans une perspective de liberté surveillée qui contrastait singulièrement avec le sentiment d'affranchissement que m'offrait cette parenthèse inespérée dans le cadre de ma scolarité. Je m'étais attendu à quelque préfecture rurale du sud-ouest où il me serait revenu de m'extasier sur l'élevage du mouton, du « veau sous la mère » ou celui de la piquette locale en fûts de chêne ; pire, à l'est, à un paysage déprimant de hauts fourneaux condamnés à une fermeture prochaine. Je me serais frotté aux syndicalistes agricoles ou ouvriers, aux notables du lieu, pharmacien, maire, sénateur, industriel ou châtelain, sans oublier le commissaire des Renseignements généraux et son compte-rendu vespéral des petites malignités locales. De ces entrelacs d'intérêts à la petite semaine, d'ambitions éculées, de rêves avachis, j'aurais tiré quelques études « prospectives » pour justifier mon passage. Je m'étais senti menacé un moment de la Creuse, dont je ne doutais ni du pittoresque ni des attraits, sauf qu'ils me semblaient plus propices à satisfaire le besoin de quiétude et d'émerveillements simples qui me paraissait l'apanage des retraités. Le mot Creuse résonnait comme un vide au fond de mes pensées. Il y forait un doute dans mes aspirations, légitimes à vingt-deux ans, à mener une vie bien remplie. Je n'ignorais pas que certains de mes camarades vouaient à cette « France profonde » un intérêt suspect, la voyant comme le terrain d'expérimentation idéal pour y faire ses classes à l'orée d'une carrière politique qu'ils ambitionnaient déjà de devoir les mener loin : haut, surtout. Je ne partageais pas cette mégalomanie dont beaucoup n'ont pas assez d'une vie pour se remettre. Fils d'instituteurs, j'avais d'ores et déjà, en réussissant le concours, réalisé une

bonne partie de mes ambitions et été au-delà de ce que pouvaient être légitimement les leurs. J'avais « fait mes preuves » comme ils disaient. Il me restait à les faire vis-à-vis de la gent féminine et ce n'était pas la moindre de mes préoccupations. Quelques passades m'avaient guéri – à tout jamais, pensais-je alors – de la facilité. J'appartenais à un spécimen rarissime d'énarque (je ne m'habituais pas à la trivialité du mot dont on me gratifiait désormais avec cette éructation de la syllabe tonique qui donne le sentiment qu'on s'éclaircit la voix pour proférer une insulte), d'énarque dis-je, qui croit encore au grand amour. De ce point de vue, l'interdiction qui venait de m'être notifiée me chatouillait moins par les restrictions qu'elle m'imposait que sur le plan des principes. Ne rêvant pas – du moins en étais-je persuadé – d'aventures ni de conquêtes sans lendemain, je trouvai fort incommode et pour tout dire outrageant qu'on mît par avance des limites à la sincérité de mes sentiments.

L'ambassadeur avait pourtant aussitôt tempéré sa sévérité d'une petite phrase rassurante et qui se voulait affranchie : « En somme, vous avez droit au marché commun, mais de grâce n'en sortez point ! » Je ne pus m'empêcher de trouver réducteur ce libéralisme sans risque et plus douteux encore ce « marché commun » dont les sous-entendus dévalorisaient à l'avance la fréquentation et fermaient tout espoir d'y ouvrir des territoires encore *vierges*. J'en comprenais bien sûr les motivations : les beautés tchèques avaient servi d'hameçons à maintes affaires d'espionnage dans les ambassades occidentales…

On jugea sans doute moins dangereuses les beautés slovaques, soit que le dossier ne passionnât aucun diplomate à la chancellerie politique, soit qu'on considérât qu'ayant échappé à la Creuse, je pouvais bien m'investir sur cette province éminemment rurale, pour laquelle les Tchèques eux-mêmes nourrissaient tant de condescendance et si peu d'intérêt. Prague décidait du destin commun des deux peuples et les Tchèques y étaient si bien habitués qu'en leur âme et conscience ils étaient devenus tchécoslovaques à eux seuls. Très vite on me proposa donc d'effectuer une partie de mon stage à l'université de Bratislava où, sous prétexte de suivre des cours d'économie dispensés en anglais aux étudiants étrangers, je chercherai à percer l'existence ou non d'une vision proprement slovaque,

divergente de la vision praguoise, de l'avenir radieux du socialisme. Je m'initierai pour ce faire à la langue locale que les Tchèques continuaient à considérer comme un dialecte : mon apprentissage au lycée Berlioz du russe (qui trahissait certaines sympathies familiales pour la patrie du socialisme) me fournirait les clés sémantiques de cet idiome slave.

D'autres que moi auraient regimbé à l'idée de s'éloigner de Prague, sans doute la plus prisée des capitales de l'est à l'époque, dont je n'avais fait depuis mon arrivée qu'entrapercevoir la magnificence, gommée par le joug stalinien d'un régime pour lequel l'indéfectible amitié vouée au grand frère soviétique, ressassée à longueur de journaux et de discours, avait tenu lieu au cours des vingt dernières années tout à la fois de doctrine, de programme, de viatique et de sauf-conduit. Ils eussent enragé d'être ainsi éloignés des centres de décision, ceux de la capitale comme ceux de l'ambassade. Le rapport de stage devait insinuer dans l'esprit du directeur de l'École le sentiment qu'en un temps record vous vous étiez haussé au rang de collaborateur indispensable. L'exil à Bratislava ne me laissait aucune chance à cet égard.

Pourtant j'éprouvai une certaine satisfaction à recouvrer à si bon compte une marge d'indépendance. Ravalant l'amertume d'être écarté d'emblée du premier cercle, je m'abandonnai à l'excitation presque infantile d'être chargé d'une mission que je voulus considérer dès lors particulièrement pointue et, bien entendu, secrète. Cinq ans plus tôt, Sartre avait publié *Les Mots* où il confiait l'engouement qu'il avait nourri, enfant, pour Michel Strogoff. Conforté par l'exemple d'un philosophe qui occupait les discussions de la terminale au lycée, je ne rougissais pas de me sentir dans les mêmes dispositions : l'ambassadeur était mon tsar, il m'avait chargé de découvrir l'hétérogénéité d'un pays derrière le monolithisme d'un régime, j'étais son envoyé en *terra incognita*. Je ne doutais pas d'arriver à des conclusions inattendues qui rehausseraient mon prestige à mon retour à l'ambassade et ma note de stage par la même occasion. Et si, en chemin, je rencontrais de belles espionnes, cela ne ferait qu'ajouter du piquant à l'affaire.